

Un plaidoyer pour la ciné-diversité *À l'ombre d'Hollywood*

André Lavoie

Volume 18, numéro 3, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2000). Compte rendu de [Un plaidoyer pour la ciné-diversité / *À l'ombre d'Hollywood*]. *Ciné-Bulles*, 18(3), 18–19.

Un plaidoyer pour la ciné-diversité

PAR
ANDRÉ LAVOIE

Le cinéma international, et tout particulièrement le cinéma d'auteur, a parfois des allures de forêt tropicale, de réserve faunique ou encore de couche d'ozone. De plus en plus d'écologistes de la culture découvrent avec stupeur qu'il n'y a pas seulement les espèces animales ou végétales qui disparaissent un peu chaque jour à un rythme effarant. Alors que certains plaident en faveur de la biodiversité pour éviter une catastrophe depuis longtemps annoncée, d'autres croient qu'il faut considérer le cinéma, celui qui cherche et celui qui doute, comme un écosystème menacé et fragile. La pollution qui le met en péril ne proviendrait que d'une seule usine, vampirique et énergivore, basée en Californie mais multipliant les filiales un peu partout dans le monde, et dont les multiplexes apparaissent comme autant de succursales encombrantes.

Constat amer, appel à la mobilisation, état des lieux parfois désolant, le documentaire de Sylvie Groulx, **À l'ombre d'Hollywood**, dresse un portrait aux contours pessimistes de la situation des cinémas nationaux et de l'emprise grandissante du cinéma américain sur les salles et l'imaginaire du monde entier. À l'heure de la supposée bénéfique et florissante mondialisation, les cinéphiles peuvent maintenant voir le même film sur des dizaines d'écrans mais accèdent à de moins en moins de titres différents. «Tassés dans le coin», relégués aux plus petites salles, retirés de l'affiche avant qu'ils aient pu s'imposer d'une quelconque façon, les films des pays qui gravitent autour de la planète Hollywood se retrouvent vite dans un immense trou noir. Et l'on assiste, comme le prévoyait Pier Paolo Pasolini, à un véritable «génocide des images», en un mouvement qui semble aussi irréversible ici qu'en France, où sa réputation d'être LE pays de la cinéphilie résiste de moins en moins à l'analyse. En effet, en 1998 (en plus d'avoir vu la construction d'environ un multiplexe par mois) la part de marché du cinéma français dans l'Hexagone atteignait effectivement 26% contre 49,6% en 1981 (**Le Monde diplomatique**, mai 1999). Aussi comment ne pas être d'accord avec le cinéaste suisse Alain Tanner lorsqu'il évoque un vaste «complot mondial contre la culture»?

Tanner n'est d'ailleurs pas le seul réalisateur à se confier à Sylvie Groulx avec un soupçon d'inquiétude dans la voix. D'autres, et pas les moindres, viendront tour à tour décrire leur situation professionnelle et, surtout, à quelle enseigne ils voient le futur du cinéma mondial. Des cinéastes aussi différents qu'Andrzej Wajda, Milos Forman, Margarethe von Trotta et Bertrand Tavernier nous donnent la mesure de leur combat ou de leur abdication... Mais ce qui fait aussi l'intérêt de ce documentaire passionnant pour tous ceux qui s'inquiètent de la santé des cinémas nationaux demeure cette éclairante leçon d'histoire sur les (habiles) manœuvres des industriels et des politiciens américains à imposer leur cinéma, d'abord dans une Europe dévastée par la Seconde Guerre mondiale, puis sur le reste de la planète.

Car ce qu'**À l'ombre d'Hollywood** met en lumière, c'est la formidable ingéniosité des États-Unis à vendre, sur pellicule, *l'American Way of Life*, «une vision du monde rassurante où l'on sait où l'on s'en va» (Wajda), «un projet flou mais inscrit dans un mode de vie», selon Luciana Castellina, présidente des REX (Relations économiques extérieures) au Parlement européen. Dans une allocution fort courue et devant un Serge Losique attentif, le producteur français Daniel Toscan du Plantier ne cache pas son admiration devant la grande force de persuasion des Américains mais refuse de céder au défaitisme. À son avis, «interdire les films américains, c'est interdire l'Amérique», une aberration en soi, ce qui ne signifie pas non plus qu'il faille leur ouvrir toutes les portes et dilapider presque totalement notre imaginaire.

À l'ombre d'Hollywood

vidéo / coul. / 111 min 51 s /
1999 / doc. / Québec

Réal. et scén.: Sylvie Groulx
Image: Michel La Veaux
Son: Stephan Bauer et
Marie-France Delagrave
Mus.: Robert Marcel Lepage
Mont.: France Pilon
Prod.: Éric Michel -
Office national du film
Dist.: Office national
du film

Derrière ces discours plus ou moins rassurants, une réalité brutale et sauvage (guidée par la main invisible du marché?) se dessine, à très gros traits. C'est ce que ne cessent de marteler — chiffres et statistiques à l'appui — critiques, historiens et cinéastes rencontrés à Paris, New York, Varsovie et Montréal: autant de lieux où la production cinématographique locale se maintient plus ou moins à flot, bien qu'elle soit de plus en plus fragilisée par l'hégémonie américaine. C'est sans doute ce que symbolisent ces images tournées dans un Théâtre Outremont mis sens dessus dessous, où déambule un Roland Smith quelque peu hébété et silencieux...

La plupart des personnes interviewées dans *À l'ombre d'Hollywood* sont, elles, intarissables. Elles multiplient les anecdotes amusantes et les considérations plus sérieuses sur l'état du monde cinématographique. Ce qui semble particulièrement préoccupant, surtout de la part de cinéastes qui sont loin de vivre et de travailler dans des pays où sévit la dictature, c'est qu'ils constatent que leur marge de manœuvre créatrice diminue de plus en plus. L'exemple le plus symptomatique étant cette confession de la réalisatrice Agnieszka Holland, lorsqu'elle soutient avec conviction avoir été beaucoup plus libre à l'époque où le général Jaruzelski présidait aux destinées de la Pologne!

Évidemment, on rit jaune parfois, surtout grâce à des pince-sans-rire comme Denys Arcand (qu'Hollywood invitait, après le succès du *Déclin de l'empire américain*, à venir «travailler», mais pas pour faire de l'art et encore moins du cinéma) ou Milos Forman («ici, Shakespeare n'est pas l'auteur d'*Hamlet*; l'auteur, c'est le producteur...»). Dans ce tableau d'ensemble, Groulx prend fait et cause pour le cinéma d'auteur et a bien pris le soin de choisir des personnes qui maintiennent la flamme dans la tourmente des multiplexes. La cinéaste intercale aussi bon nombre d'extraits de films qui rappellent le travail de ceux qu'elle interroge (*Bonnie and Clyde* d'Arthur Penn, *Ça commence aujourd'hui* de Bertrand Tavernier, *la Promesse* de Margarethe von Trotta). Mais ce n'est pas sans ironie qu'elle y ajoute aussi bon nombre de jolis clins d'œil afin d'illustrer toute la force et la bêtise de l'ennemi «yankee» (comme le producteur imbécile de *Barton Fink*, des frères Coen) ou la bataille inégale menée par les cinéastes étrangers face à la machine hollywoodienne (à partir d'extraits du *Starship Troopers* de Paul Verhoeven).

Après une incursion plus ou moins réussie du côté de la fiction avec *J'aime, j'aime pas*, Groulx revient au cinéma documentaire avec ce film sagement réalisé qui est surtout une vaste enquête ne lésinant pas sur les moyens pour aller à la rencontre des «grands» de ce monde. C'est ce qui fait toute la force d'*À l'ombre d'Hollywood*, du moins pour ceux qui savent encore qui est Arthur Penn ou Andrzej Wajda... Et même si le tableau d'ensemble n'a rien de réjouissant (Sylvie Groulx elle-même semble avoir été gagnée par le pessimisme des cinéastes qu'elle a rencontrés), il se conclut par une affirmation qui aurait mérité d'être étayée: «Sur ce que les gens vivent, c'est le silence.» Et si, plutôt que la loi du silence, ce n'était pas plutôt celle du cadenas qu'il fallait briser? Les films qui parlent «de ce que les gens vivent» se font encore aujourd'hui, et la liste serait impressionnante. La seule différence, c'est qu'ils sortent sur un, cinq ou dix écrans plutôt que cinq cents. Il n'en tient alors qu'à nous d'être moins paresseux et plus curieux. ■



Jean-Charles Tachella et Sylvie Groulx durant le tournage d'*À l'ombre d'Hollywood* (Photo: Michel La Veaux)